

RTP 553p

MICHEL D. VOLONAKIS

DOCTEUR ÈS LETTRES

Délégué des Dodécanésiens à la Conférence de la Paix

LE DODÉCANÈSE VERS L'UNION

avec un avant-propos de M. E. Denis

Professeur à la Sorbonne

« L'Italie ne saurait que créer, par l'annexion du Dodécanèse, une cause continuelle de froissements entre deux peuples que leur passé réciproque unit, et que ce passé, ainsi que leur voisinage, pousse à une collaboration étroite pour l'avenir. »

« VENIZELOS. »



RHODES, l'âme du Dodécanèse, foyer lumineux de la civilisation et de la liberté helléniques.

Photo A. Faccioli.

553p

RTP

Bibliothèque Maison de l'Orient



129990

RTp 553 p

MICHEL D. VOLONAKIS

DOCTEUR ÈS LETTRES

Délégué des Dodécanésiens à la Conférence de la Paix



LE DODÉCANÈSE VERS L'UNION

« L'Italie ne saurait que créer, par l'annexion du Dodécanèse, une cause continuelle de froissements entre deux peuples que leur passé réciproque unit, et que ce passé, ainsi que leur voisinage, pousse à une collaboration étroite pour l'avenir. »

« VENIZELOS. »

avec un avant-propos de M. E. Denis

Professeur à la Sorbonne

« : : : : ÉDITIONS « : : : :
DE " L'ORIENT ILLUSTRÉ "
1, RUE DE LA PÉPINIÈRE
« : : : : PARIS, 1919 « : : : :



A LEURS EXCELLENCES

MM. VENIZELOS et TITTONI

dont le libéralisme puise sa force dans les principes les plus élevés et qui, battant en brèche l'impérialisme et la tyrannie, travaillent efficacement au rapprochement et à la collaboration étroite de deux peuples qui furent grands dans le passé et le demeureront dans l'avenir.

MICHEL D. VOLONAKIS.

AVANT-PROPOS

LE DODÉCANÈSE ET L'ITALIE

QUEL admirable pays que l'Italie, avec une histoire si vieille et un peuple toujours si jeune, si ardent dans ses désirs, si convaincu que la fortune a le devoir de réaliser toutes ses espérances ! Et quels merveilleux artistes en diplomatie, inépuisables en ressources, prompts aux revirements, audacieux dans l'évolution, indifférents aux arguments de l'adversaire ! Personne ne s'entend comme eux à interpréter les textes, à tirer d'une convention des conséquences que personne autre n'aurait soupçonnées. Ils nous ont démontré, clair comme le jour, que Cavour avait rendu un signalé service à Napoléon III en lui permettant de venir combattre l'Autriche en Lombardie ; que c'est par affection pour la France qu'ils avaient conclu la Triple Alliance et que, sans eux, ni la Serbie ni la Grèce n'auraient jamais échappé à l'emprise allemande. C'est d'un art très remarquable, on-

doyant et subtil, naïf et raffiné. Aucune tâche ne le rebute et aucune difficulté ne le déconcerte.

Voici cependant que dans l'affaire du Dodécannèse, le génie de ces incomparables polémistes s'embarrasse tout à coup ; leur imagination, que nous supposions inépuisable, demeure à court ; ces maîtres orateurs se troublent et balbutient. Qu'en conclure ? Peut-être qu'en présence de la stérilité de certains sujets, les esprits les mieux doués sont voués à l'impuissance.

C'est que la thèse, reconnaissons-le à leur décharge, est vraiment épineuse.

Pour revendiquer Riéka, ils invoquent le principe des nationalités. Combien y a-t-il d'Italiens dans le Dodécannèse ?

En Istrie, ils mettent la main sur leur cœur pour nous parler du droit des peuples et ils nous affirment avec componction que la majorité des habitants désire être

annexée à l'Italie. D'ailleurs, ils se gardent bien de les consulter et, si on leur parle d'un plébiscite, ils repoussent cette inconvenante proposition avec le geste majestueux d'un patricien qui écarte la réclamation d'un pauvre diable. Au Dodécannèse le plébiscite a eu lieu, à diverses reprises, sous les formes les plus éloqu岸tes. Combien de voix se sont prononcées pour l'union avec l'Italie ?

Il paraît que la possession de la côte orientale de l'Adriatique est indispensable à sa sécurité. Affirmation qui, à première vue, semble bien étrange ! Les journaux nous rappellent chaque jour la vigueur des coups qu'elle a portés à l'Allemagne, et ils ne nous ont pas laissé ignorer qu'à elle seule revient l'honneur d'avoir ruiné la puissance germanique, puisqu'elle a disloqué l'Autriche ; il paraît cependant qu'elle serait en grand péril si sa marine n'avait pas pour se recruter les marins dalmates. Et le Dodécannèse ? Est-il vraiment indispensable que Rhodes et Patmos soient entre les mains des Italiens pour que Gènes et Venise puissent dormir en paix ?

* * *

En réalité, quand la Consulta réclame le Dodécannèse, elle ne saurait s'appuyer que sur un argument : la force ; elle ne peut invoquer qu'un titre : le traité

de Londres. Est-ce assez ? C'est aux Italiens eux-mêmes que nous le demandons, non pas aux quelques agitateurs qui spéculent sur l'ardente imagination méridionale, mais à ceux qui sont les véritables représentants des traditions généreuses de la race, aux continuateurs et aux héritiers de la sagesse d'un Cavour et du noble idéalisme d'un Mazzini.

Pourquoi le monde entier s'est-il soulevé contre l'Allemagne, sinon pour briser les doctrines de violence qu'affichait son cynisme ? A quoi servirait la victoire des Alliés si nous reprenions à notre compte les procédés et les méthodes de nos ennemis ? L'histoire nous a conservé le souvenir d'un peuple vaincu qui fit la conquête de ses vainqueurs. Mais cette victoire imprévue, ce fut celle de la justice, de l'humanité, de la civilisation. Rome doit à la Grèce une grande partie de sa renommée et de son influence éternelle ; elle ne gagnerait rien à devenir l'interprète de la Germanie et, qu'on me passe le terme, son « ersatz. »

Quelques-uns de ses hommes d'Etat, mal inspirés et qui confondent les satisfactions puériles d'une ambition imprudente avec les intérêts éternels de leur peuple, nous jettent sans cesse à la tête le traité de Londres. Ont-ils donc oublié l'adage fameux : Nemo creditur suam turpitudinem allegans ? Le traité de Londres ne peut être regardé que comme la folie d'un quar-

tetto de politiciens qui n'avaient pas le droit de le conclure. En aucune manière, il n'oblige les Grecs. Il n'oblige pas même les Italiens, à qui ses signataires n'ont pas osé le présenter, parce que la majorité des députés se seraient soulevés contre une convention qui entache l'honneur du pays.

Le 22 février 1913, le marquis de San Giuliano disait à la Chambre, à propos des affaires des Balkans : « **Il nous faut une solution définitive qui assure la paix pour de nombreuses années. Ce résultat ne peut être obtenu que par une répartition des territoires qui réponde autant que possible aux conditions ethnographiques et géographiques du pays comme aux désirs et aux intérêts des habitants... La politique italienne s'inspire de ces principes.** » Ses déclarations étaient accueillies par une approbation presque unanime.

Depuis lors, quelques-uns des chefs de l'Italie l'ont entraînée dans une voie singulièrement scabreuse ; si

elle y persistait, elle y compromettrait son honneur, y perdrait ses alliés et y risquerait sa fortune. Elle ne saurait rien craindre des Grecs, et elle fait vraiment preuve d'une modestie excessive quand elle se donne les airs de redouter leur concurrence. Elle peut trouver en eux des amis utiles et des clients dignes d'être ménagés. *Væ soli* ! Elle se trouverait vite isolée si elle persistait dans les funestes combinaisons que lui recommandent des nationalistes malavisés. Ce serait vraiment un spectacle singulier — et peu glorieux — de voir l'Italie, qui doit sa puissance et sa grandeur au principe des nationalités, reprendre la suite des affaires de Metternich et de Bismarck, des Hohenzollern et des Habsbourg.

E. DENIS,

Professeur à la Sorbonne.

LES IDÉALS DU DODÉCANÈSE A TRAVERS LES SIÈCLES (*)

L'HISTOIRE universelle est pleine de guerres longues et sanglantes, mais brillantes aussi, car elles servirent la cause de la justice et de la liberté. Qu'elles aient été livrées contre des dynasties étrangères, ou entre individus de même race, elles ont toujours eu un même idéal, garantir les libertés civiques, obtenir l'égalité, la fraternisation des individus et des peuples, et elles constituent les titres les plus honorables et les traditions les plus nobles dont les nations puissent s'enorgueillir. Ces glorieuses séries d'exploits semblent tracer un sillon lumineux dont les peuples ne doivent jamais s'éloigner sans risquer d'être punis, de perdre leur liberté, leur honneur, ce qu'ils ont de plus précieux dans leur patrimoine national.

Au cours de ces luttes glorieuses, la nation hellénique s'est toujours portée au premier rang pendant sa longue existence et ses efforts ont été autant d'exemples d'héroïsme et d'abnégation.

A Troie, à Marathon, à Salamine; à Platée et à Mycale, comme en Chypre et en Sicile, avec une rare magnanimité, les Hellènes ont rabaissé l'orgueil de l'outrecuidant despote d'Asie ou de Carthage. Ils ont sauvé leur liberté et celle du monde. Au Granique et à Issus, à Arbèles, sous le commandement du grand roi de Macédoine, ils ont démoli le repaire de l'odieuse autocratie et, avec la civilisation, ont donné au monde leur grand amour de la liberté. Ils ont délivré des peuples qui, depuis fort longtemps sous le joug, avaient perdu l'instinct inné de la liberté et la liberté de la parole.

Quand le flambeau des principes universels du Christ commença à répandre tous les jours un peu plus de sa douce lumière sur ceux qui vivaient dans les ténèbres, l'Hellénisme en fut l'ardent propagateur et le martyr, il se montra le gardien enthousiaste de ses anciens idéals régénérés. Pendant plus de mille ans, il se fit le soutien inébranlable et la sentinelle vigilante de la liberté et de la civilisation de l'Europe.

Après la chute de Constantinople, *la reine des vil-*

(*) Extrait de *L'Orient Illustré* du 15 août 1919.

les, et d'autres places fortes de l'Hellénisme, cet Hellénisme impérissable n'a jamais cessé par ses actes de rester fidèle à ses traditions séculaires de liberté, — dans lesquelles, tel Antée, il puisait des forces nouvelles, — et de rendre service au genre humain.

Grâce à ses savants, il dissipe les ténèbres de l'ignorance en Italie, il crée la splendide renaissance de ce pays, et jette les fondements inébranlables de la civilisation moderne que la France immortelle a su porter à un si haut degré de perfection.

A la faveur de révoltes perpétuelles et sanglantes, l'Hellénisme sape le trône du tyran. Le premier parmi les peuples d'Orient, au cours de cette inoubliable année de 1821, le peuple grec se soulève comme un seul homme. Ses sacrifices surhumains, légendaires, sur terre comme sur mer, servent à briser les chaînes d'une servitude odieuse. Il crée un foyer de liberté dont il se sert pour opérer sa reconstitution tant souhaitée.

* * *

Parmi les représentants de cet Hellénisme d'une si haute portée pour la civilisation mondiale, les Dodécanésiens figurent en grand nombre. Depuis les temps immémoriaux, alors que l'Egée était une terre unissant, sans solution de continuité, la Grèce asiatique à celle d'Europe, ils ne cessèrent de s'inspirer toujours

des plus nobles idéals et s'appliquèrent avec zèle à faire de leur pays, en même temps que le plus bel ornement de la Grèce, un lien entre tous les Grecs.

Nous en trouvons des preuves innombrables comme le sable de la mer, dans les récits légendaires et jusque dans les plus récents rapports de la guerre mondiale. Chaque rocher, chaque parcelle de terrain évoque là-bas une légende merveilleuse, un souvenir historique.

La mythologie nous rapporte qu'à Symi, Prométhée créa le premier homme et enseigna maintes pratiques utiles à la conservation de la vie humaine. C'est de la même île que s'élança Nirée, qui conduisait trois vaisseaux et fut, comme dit le poète, *le plus beau de tous les Grecs qui allèrent à Troie, si l'on en excepte le divin Achille qui était d'une beauté parfaite*. Ce Dodécanézien participa à la guerre pour défendre l'honneur du foyer hellénique. A la même guerre, d'après cette tradition, prirent part les habitants d'Astypalée, de Nisyros, de Calydnes, de Carpathos, de Casos, de Cos, et des trois cités renommées de l'île de Rhodes : Ialysos, Camiros et Lindos.

Léros reçoit des Milésiens comme colons, Nisyros des Epidauriens, Chalki des Rhodiens, et, en général, Calydnes, Cos, Carpathos, *la terre natale des Titans*, ainsi que les autres îles du Dodécanèse, reçoivent des Doriens. La famille du célèbre tyran de Syracuse, Gé-

*

lon, était originaire de Téos, ainsi que la poétesse Erinna, décédée dans sa dix-neuvième année, et qui a laissé trois cents vers jugés dignes d'Homère.

De Rhodes — la patrie adoptive du poète des Argonautiques, Apollonius, et le pays natal de Cléobule, l'un des sept sages, — partirent des colonies qui s'établirent en Sicile, dans l'Italie méridionale, en Gaule et en Espagne et furent des plus florissantes.

Et Cos qui se dresse à l'entrée du golfe Céramique, comme un gardien vigilant du pays natal d'Hérodote, le père de l'histoire, de cette ville d'Halicarnasse, la magnifique capitale qui vit régner les deux célèbres Artémises et Maussolle, le prince puissant, Cos éblouit et charme à la fois les yeux du voyageur par son admirable panorama de lumière et de verdure. On se souvient que c'est à Cos que florissait dans l'antiquité la plus ancienne école de médecine avec son *Asclepieion* fameux, où l'on admirait la Vénus Anadyomène, due au peintre Apelle. Cette île glorieuse fut la patrie du célèbre fondateur de la médecine scientifique, Hippocrate, et on y conserve le souvenir d'autres médecins qui se distinguèrent et en furent originaires, tels que Simos et Xénophon, le médecin particulier de l'empereur Claude et qui, par son influence auprès de ce dernier, fit affranchir son pays de tout tribut. C'est à Cos que naquirent également les illustres poètes Philétas et

Epicharme, ainsi que le peintre Apelle très probablement.

L'île de Patmos fut colonisée d'abord par les Doriens, ensuite par les Milésiens. C'est de là que le disciple aimé du Christ lança son livre de l'Apocalypse aux sept églises grecques de l'Asie-Mineure. Ce livre présage en termes inspirés le triomphe décisif d'un idéal de liberté par la suppression de la Bête, de ce tout puissant empereur de la mystérieuse Babylone, qui symbolise la persécution despotique et le massacre des partisans des idéals divins et des droits de l'humanité. Le monastère de Saint Jean l'Évangéliste qui fut fondé par saint Chrystodule sous la royauté d'Alexis Comnène constitue une véritable forteresse dont la bibliothèque est le plus bel ornement surtout à cause de sa riche collection de manuscrits byzantins.

Que dire de Rhodes, *l'île des roses*, qui possède un des plus doux climats de l'univers et passait pour le royaume du soleil ? La tradition voulait que cette île eût surgi du fond des eaux, de par la volonté d'Apollon Phœbus, sous une pluie d'or. Cette légende faisait bien augurer du bonheur futur et de la grandeur de cette île privilégiée. Et, en effet, elle devint, avec les îles voisines, sous les successeurs d'Alexandre le Grand, le siège d'un puissant État maritime. Grâce à une législation savante, le peuple de Rhodes s'éleva à

un très haut degré de morale civique. Et cette ville où fut élaboré le droit maritime et commercial, fut bientôt un modèle de cité bien gouvernée. Rome même adopta ses lois et Rhodes fut un centre de floraison intellectuelle et artistique. Tous ceux qui fuyaient l'oppression y trouvaient un asile, avec tous les vrais patriotes, tous les républicains les plus zélés, car Rhodes défendit non seulement sa propre liberté, mais aussi celle des autres peuples.

La beauté de la capitale de Rhodes, ville bâtie sur le

plan du Milésien Hippodamos, le même architecte qui construisit le Pirée, lui valut d'être surnommée la *ville du soleil*. A l'entrée du port de cette cité somptueuse, Charès de Lindos qui y travailla pendant douze ans, éleva une statue colossale à Apollon, protecteur de l'île, avec le butin qu'y avait abandonné Démétrius Poliorcète après un siège fameux d'un an. Cette statue en bronze, haute de 70 coudées, fut toujours considérée comme une des sept merveilles du monde.

Au temps des empereurs byzantins et sous les che-



CASOS, l'autel sanglant où furent immolés, en 1824, les héros du Dodécanèse pour la liberté de la nation hellénique.

Photo A. Faccioli.

valiers français de l'ordre de Saint-Jean, l'île de Rhodes, avec des autres îles du Dodécanèse, constitua une digue contre les flots des envahisseurs barbares de l'Orient. Et dès le lendemain de la prise de Constantinople, le Dodécanèse travailla avec ardeur pour le jour où la race délivrée rendrait la liberté à son sol. Les écoles de Rhodes, de Patmos, et d'Aghia Marina à Sy-mi furent comme des phares éblouissants du Dodécanèse et de la nation opprimée.

L'école de Patmos fut fondée en 1713 par Macarios Kalogheras. On retrouve lié à ses origines le nom de la famille Mavrocordato qui rendit tant de services à l'Hellénisme et à la civilisation. Elle fut au jour de l'asservissement de la nation la source principale de la régénération nationale.

Nombreux furent les disciples de ces écoles dépositaires des idéals nationaux, disciples qui furent autant d'ardents apôtres de l'Hellénisme.

Parmi les Dodécanésiens les plus connus de cette époque d'asservissement, citons: Emmanuel Georgillas Liménites qui brandit l'étendard de la révolte générale afin que Constantinople fût délivrée de l'odieux joug ottoman et se montra un partisan inébranlable de l'union des églises, Néophytos Fasoularis, Vardalacos, Anthimos Gazis et Emmanuel Xanthos qui tra-

vailla avec bonheur au succès de la société patriotique *Philiki Etaireia*.

Et quand vint le grand jour, le jour de l'insurrection hellénique, attendu depuis des siècles, le Dodécanèse se dressa également contre le tyran sanguinaire et offrit d'innombrables victimes à la sauvagerie turque. L'héroïque île de Casos, notamment, qui soutint la révolution de Crète, berceau des héros, n'hésita pas en 1824 à s'opposer seule avec une remarquable vaillance, à la flotte égyptienne et à s'immoler en holocauste sur l'autel de la liberté hellénique.

La plupart des îles du Dodécanèse qui participèrent avec abnégation à la grande lutte engagée en faveur de la régénération nationale, firent partie de l'état grec. Malheureusement, quand furent définitivement établies les frontières du nouveau royaume, ces îles furent de nouveau placées sous le joug turc par une diplomatie inexorable. Les Dodécanésiens protestèrent avec désespoir contre cette méconnaissance de leurs sacrifices surhumains et contre une condamnation qui les obligeait à rester hors de leur patrie libérée.



Un sort étrange poursuivit le Dodécanèse qui resta toujours séparé de l'Etat hellénique, même lors de la campagne glorieuse de 1912-1913, alors que nombre de



(Photos M. Candounias)

*Femmes d'ASTYPALÉE et de NISYROS
en costume local.*



(Photos M. Candounias)

*Femmes de RHODES et de CALYMNOS
en costume local.*

ses fils avaient versé leur sang dans la lutte que tous les insulaires avaient soutenue par de fortes contributions volontaires, donnant ainsi d'évidents exemples de solidarité nationale et de complète identité de race.

Occupée par l'Italie, depuis la guerre italo-turque qui précéda la guerre balkanique, le Dodécanèse n'eut pas le bonheur, comme les autres îles de la mer Egée et la Crète, d'être uni à la mère-patrie, en dépit de la volonté invincible qu'il avait tant de fois manifestée. Il réitéra ses vœux par des plébiscites, et envoya des délégations en Occident pour faire connaître ses aspirations malgré les monstrueuses tentatives des occupants pour étouffer sa voix.

Les Dodécanésiens, cette fois encore, ne désespèrent pas, et malgré une oppression nouvelle, ils conservèrent leur foi en la Providence, se rappelant le conseil clair et précis du gouverneur Capodistria quand leurs îles furent rétrocédées à la Turquie : « *Vivez en paix, confiants en la divine Providence qui ne vous abandonnera certainement pas.* »

En effet, la Providence ne les a pas abandonnés. Les patriotes dodécanésiens ont eu le bonheur de participer à la guerre mondiale soit comme compagnons d'armes des vaillants alliés, sur le front occidental et sur le front balkanique, soit comme ouvriers dans les usines, soit comme marins d'une intrépidité connue dans la

marine marchande de leur pays. Et ils ont vu triompher les principes pour lesquels les alliés et leurs associés ont mené le bon combat.

Des déclarations officielles faites au Parlement italien vivifièrent dans une certaine mesure les espérances qu'entretenaient les Dodécanésiens au sujet de leurs aspirations nationales.

M. Giolitti, président du Conseil pendant l'occupation du Dodécanèse par les corps militaires italiens, n'a-t-il pas en effet déclaré ceci ? : « *Il serait indigne de l'Italie d'être considérée comme voulant maintenir l'esclavage chez un peuple irrédimé civilisé.* »

Et M. Orlando, premier ministre, hier encore, n'a-t-il pas déclaré à son tour, que « *l'esprit qui anime l'Italie est inspiré par la justice, et que jamais ce pays n'a songé à opprimer d'autres nations petites ou grandes, étant donné que tous les peuples ont les mêmes droits à l'existence et nourrissent les mêmes désirs de civilisation et de liberté.* » ?

Mais au Dodécanèse, les autorités italiennes négligeant ces magnifiques déclarations, et oubliant que la lutte commune des alliés fut une lutte en faveur de la liberté et de la justice, se conduisirent en impérialistes et adoptèrent une attitude indigne de peuples civilisés et chrétiens. Elles se sont livrées tout récemment à des excès contre les Dodécanésiens sans défense et ont commis

des atrocités inouïes. Elles ont maltraité, emprisonné, blessé et tué des prêtres, des enfants, des femmes, des notables. Elles ont outragé ce que nous avons de plus sacré. Pourquoi ? Parce que sur le sol de leur pays dont ils avaient conservé pendant des siècles, le caractère grec, les Dodécanésiens voulurent, le jour de la résurrection du Sauveur, et conformément au droit reconnu *aux peuples politiquement mûrs de disposer de leur propre destinée*, proclamer la résurrection nationale.

Par une contrainte qui rappelle les jours les plus sombres des dominations vénitienne et turque, les autorités locales italiennes ont cherché à terroriser les insulaires, à étouffer les sentiments de ces légitimes enfants de la Grèce. Elles ont traité comme des Africains ceux qui, par leur civilisation passée et présente, sont supérieurs à de nombreux Italiens, elles ont employé des procédés impérialistes qui violent les principes en faveur desquels se sont battus les alliés libérateurs.

Nous avons été touchés jusqu'au fond de l'âme par cette conduite impie des autorités italiennes. Il ne nous suffit pas que le ministre d'Italie à Athènes ait

reconnu que de regrettables événements se sont passés dans le Dodécanèse. Nous attendons que M. Nitti s'empresse de châtier d'une façon exemplaire des fonctionnaires indignes des traditions libérales du noble peuple italien et que, se conformant à l'inébranlable volonté des Dodécanésiens, il rende à notre mère la Grèce, le Dodécanèse provisoirement occupé.

M. Nitti prouvera ainsi qu'il s'inspire des idées justes et libérales de Mazzini et que l'Italie sait la première donner l'exemple du respect des principes élevés qui ont présidé à la lutte mondiale, principes qu'elle invoque à voix haute à propos de Fiume et en vertu desquels elle vient d'occuper les provinces de Trieste et de Trente, terres autrefois irrédimées, libres aujourd'hui.

En outre, l'union de nos îles à la mère-patrie, la Grèce, rendra, nous en avons la conviction, d'inappréciables services aux deux peuples frères en supprimant toute cause de discorde et en contribuant au resserrement des liens de cordialité qui doivent nécessairement exister entre les deux nations appelées à poursuivre en commun et en bons voisins la tâche civilisatrice que leur assigne leur glorieux passé.

Les principes Wilsoniens et la question des "douze îles" (*)

IL faut substituer au droit du plus fort le devoir du plus fort. C'est ainsi que M. Orlando a brillamment résumé dans un aphorisme lapidaire, et avec la puissance de synthèse qui caractérise l'esprit latin, toute la portée des principes wilsoniens.

On croirait cependant, à lire les télégrammes récents qui nous sont parvenus d'Athènes, de Crète et d'Alexandrie, mentionnant les incidents regrettables de Pâques dans les îles du Dodécanèse, que les autorités italiennes méconnaissent les grands principes dont s'inspire le premier ministre de leur pays. Et rien n'est plus pénible pour les amis communs de la Grèce et de l'Italie, que de voir des officiers subalternes d'une grande puissance alliée oublier, dans la joie du triomphe, tout ce qui précisément a fait la noblesse de la cause pour laquelle les alliés ont combattu.

Car, en somme, tous les conflits entre les habitants du Dodécanèse et les Italiens résident dans un malen-

tendu : en effet, tandis que le gouvernement de Rome affirme la souveraineté du principe des nationalités, — auquel il doit le retour de Trente et de Trieste à la mère-patrie, — les autorités italiennes, chargées de l'administration du Dodécanèse, sont en flagrante contradiction avec la politique émise par le gouvernement de Rome, en s'opposant à ce que les habitants de ces *douze îles* proclament ouvertement les sentiments nationaux, trois fois millénaires, dont ils ne cessent d'être animés.

Alors qu'à Rome on proclame unanimement l'abolition de l'impérialisme militaire et politique, les officiers de l'armée d'occupation persistent à suivre la politique impérialiste que l'Autriche a jadis pratiquée à Milan et à Venise, et témoignent d'un impérialisme manifeste.

On connaît trop l'esprit de justice et d'équité dont est imbu le gouvernement de Rome, sur lequel plane encore l'ombre de Mazzini, pour penser un seul instant qu'il admette deux poids et deux mesures.

(*) Extrait du *Journal des Hellènes* du 8 juin 1919.

Nous espérons maintenant, moins que jamais, que ceux qui sont au pouvoir en Italie, ceux qui ont pour tâche de parachever l'œuvre des héros de la Piave, tombés en luttant pour la justice et la liberté mondiales, ne voudront jamais procéder à l'annexion de ces îles étrangères à leur pays. Car, en fait, non seulement la race, l'histoire, mais aussi les coutumes, la langue, la religion, la conscience nationale prouvent l'origine grecque de la population du Dodécanèse, depuis les temps les plus reculés.

Est-il besoin, à l'heure présente, de rappeler que *tout peuple politiquement mûr a le droit de disposer de son sort* ?

L'espoir que les Dodécanésiens ont au fond du cœur est d'autant plus justifié, quand on pense que l'occupation du Dodécanèse n'a qu'un caractère provisoire. M. Giolitti, président du conseil des ministres, lorsque cette occupation fut décidée, l'a solennellement déclaré au Parlement italien, en ajoutant que l'Italie « *ne saurait imposer son joug à aucun peuple irrédimé civilisé* ».

Cette promesse formelle et des proclamations analogues des chefs italiens, commandant les forces d'occupation, ont fait que les Dodécanésiens attendent impatiemment leur retour à la mère-patrie et ne cessent d'exprimer le chagrin profond qu'ils éprouvent de ce

que l'occupation temporaire par l'Italie ait empêché la flotte hellénique d'apporter à leur pays la libération dont ont joui les autres îles de la mer Egée.

En outre, « *cette occupation n'a été, selon l'éminent historien Guglielmo Ferrero, qu'un artifice destiné à soutenir l'opinion publique, qui s'énervait, comme le furent également les campagnes de presse et l'attaque des Dardanelles, lors de la guerre italo-turque.* »

Nul n'ignore aussi que, dès le jour où le dernier soldat turc, conformément aux clauses de l'armistice, aurait évacué la Tripolitaine et la Cyrénaïque, les *douze îles* devaient cesser d'être occupées par l'Italie.

Dans ces conditions, il n'est guère compréhensible que les Dodécanésiens soient malmenés par les autorités italiennes à une époque où la réunion des *douze îles* à la Grèce, aux termes mêmes du traité de Lausanne, devrait n'être plus qu'une question de formalités — retardées seulement par la discussion de problèmes où le sort du monde entier est en jeu.

On comprend encore moins aisément qu'il ait été interdit aux habitants de ces îles d'exprimer leurs justes revendications et de manifester en faveur du triomphe des principes libérateurs wilsoniens, qui ont régi la grande guerre.

Plusieurs diplomates ont fait ressortir l'inopportunité de cet impérialisme dont certains subalternes italiens

font preuve. On ne saurait admettre, sans hésitation, l'idée d'annexion du Dodécanèse, quand l'Italie réclame Fiume au nom du principe des nationalités.

La conscience du monde civilisé serait troublée par une telle dérogation au principe sacré de liberté des peuples. Il serait même singulier de voir, après cette lutte acharnée contre l'injustice, les défenseurs du droit consacrer la perpétuation du droit de conquête condamné par l'humanité entière.

Une telle ambition serait d'autant moins explicable, au moment où un monde nouveau se crée sous nos yeux et où la généreuse Albion paraît disposée à céder Chypre à la Grèce, cession qui rappelle celle de l'Héptanèse.

Dès lors, ne serait-il pas souhaitable que la nouvelle et grande Italie suive cet exemple et prit l'initiative de restituer le Dodécanèse à notre chère patrie, la Grèce ? Ce serait là la première étape décisive de pleine récon-

ciliation et la base indispensable pour la coopération future des deux peuples frères.

Ainsi, non seulement l'amertume des Dodécanésiens se trouverait dissipée, mais encore le ressentiment latent de tous les Hellènes disparaîtrait et permettrait de résoudre plus facilement les autres problèmes gréco-italiens et de resserrer les liens de la solidarité gréco-latine.

Ce vœu cher, ce désir profond du peuple hellène de se réconcilier avec ses frères de la péninsule voisine, a trouvé sa claire expression dans le mémoire du grand homme d'Etat hellène, M. Vénizélos, qui a dit en effet : *« L'Italie ne saurait que créer, par l'annexion du Dodécanèse, une cause continuelle de froissements entre deux peuples que leur passé réciproque unit, et que ce passé, ainsi que leur voisinage, pousse à une collaboration étroite pour l'avenir. »*



Les principes de Mazzini et le Dodécanèse (*)

JOSEPH Mazzini, qu'on a appelé, à juste titre, le grand apôtre du principe des nationalités, désirait voir l'Italie tenter de resserrer les liens de fraternité et de collaboration avec la nation grecque, et il espérait que la renaissance de son pays marquerait le début d'une ère nouvelle et d'une puissante union entre toutes les nations de l'Europe.

Le même grand patriote, dont s'enorgueillit à bon droit le peuple italien, admirait les glorieux combats qui assurèrent l'indépendance grecque et les proposait en exemple à la jeunesse italienne, dans la lutte entreprise contre l'Autriche. « *Faites comme eux, disait-il, et comme eux vous vaincrez.* »

Il considérait que la nation grecque est destinée à un grand avenir en Orient, et voyait en elle une précieuse collaboratrice de l'Italie dans l'œuvre de civilisation et de liberté, et non point une rivale dans la

Méditerranée. C'est lui aussi qui, traçant la ligne de conduite que devait suivre, à l'avenir, l'Italie unifiée, déclarait avec magnanimité que celle-ci doit planter fermement sur sa frontière un drapeau qui proclamerait aux peuples la devise : « *Libertà, Nazionalità* » et conformer à cet emblème tous les actes de sa vie internationale. D'ailleurs, l'Italie, nation jeune, n'est pas liée par des conventions dynastiques, désuètes et malencontreuses, mais seulement par les lois éternelles de la morale, et les principes de la justice et de la liberté.

Ces paroles généreuses ont laissé dans la mentalité italienne des traces ineffaçables, et, depuis lors, des partisans fervents de l'illustre politicien, ainsi que plusieurs hautes personnalités, également de nationalité italienne, ont puissamment contribué à la défense des intérêts communs des deux nations, soit par la solidité de leurs argumentations, soit même en versant leur sang pour la cause hellénique.

Ils se sont ralliés au nom des intérêts vitaux des deux

(*) Extrait du *Journal des Hellènes* du 22 juin 1919.

peuples, et ont combattu vigoureusement tout acte du cabinet de Rome ayant pour but la conquête des pays grecs et tendant à creuser un fossé infranchissable entre les deux nations, qui n'ont jamais considéré comme étant rompus les liens de fraternité héréditaire, et n'ont jamais hésité à se prêter mutuellement secours aux heures difficiles.

*
*
*

Pays hellène, dès l'aurore de l'histoire, le Dodécannèse, ayant profondément conscience de ces rapports italo-grecs, considérait l'Italie comme une sœur aînée dans la libération du joug étranger, et croyait qu'elle venait en Orient exempte de tout esprit d'impérialisme, dans le dessein désintéressé de contribuer à l'expansion des grands principes, grâce auxquels elle-même s'était constituée en Etat uni et puissant.

Aussi, est-ce avec joie que les Dodécannésiens saluèrent l'Italie en avril 1912, quand elle chassa de leur sol les Turcs abhorrés, et qu'ils s'empressèrent de lui prêter leur concours spontané et efficace. Les Dodécannésiens accueillirent les Italiens en libérateurs du joug turc, voyant en eux ceux qui devaient contribuer à la prompte réalisation de leurs vœux nationaux séculaires. Cette libération a, d'ailleurs, été promise officiellement dans les proclamations des chefs des armées de

terre et de mer du corps expéditionnaire d'occupation italien, ainsi que dans les déclarations solennelles que le premier ministre, M. Giolitti, a faites à Montecitorio aussitôt après l'occupation des *douze îles*.

Mais il était écrit que les insulaires n'allaient pas tarder à éprouver une amère déception. Le congrès de Patmos, auquel toutes les îles s'étaient empressées d'envoyer des représentants avec mandat de déterminer le sort politique du Dodécannèse, a été dissous par la violence.

Des persécutions inouïes ont été entreprises par les organes de l'occupation provisoire italienne, et dirigées surtout contre les notables du pays, dans le but, sans doute, d'étouffer par la terreur les aspirations nationales des insulaires, d'imposer à leur esprit l'idée que l'occupation définitive du Dodécannèse par l'Italie serait la seule solution possible.

Que la politique italienne y visât, c'est ce qui a été démontré : dans le traité secret de Londres de 1915, parmi les compensations réclamées par l'Italie, et qui lui furent concédées pour obtenir sa participation à la lutte des alliés contre les empires centraux, a été insérée la clause suivant laquelle l'Italie aura en sa possession définitive toutes les îles de l'archipel dodécannésien actuellement occupées par elle. L'Italie imposait ainsi sa domination perpétuelle par la force sur un pays de



(Photos M. Candounias)

*Femmes de SYMI et de TÉLOS
en costume local.*



(Photos M. Candounias)

*Femmes de CASOS et de CARPATHOS
en costume local.*

race et de conscience nationale grecques malgré les vives protestations de ses habitants, et, pour mieux atteindre son but, elle appliquait des mesures de coercition que les insulaires n'avaient jamais connues jusqu'alors.

Mais, entre temps, les péripéties de la grande guerre des nations, de laquelle seulement, d'après les paroles prophétiques de Mazzini, la Grèce pouvait espérer son salut (*Grecia non può aver salute che dalla guerra dei popoli*), ont démontré à tous les peuples les buts sublimes pour lesquels les alliés et les Etats associés sont entrés dans la lutte avec toutes leurs forces.

Ces buts, avec la pleine approbation de toutes les nations coalisées contre les puissances centrales, ont été merveilleusement résumés par le premier ministre britannique, M. Lloyd George, dans les formules suivantes : « *Le principe de gouverner les peuples conformément au consentement des gouvernés doit former la base de tout arrangement territorial. Le règlement des questions territoriales doit être basé sur le principe des nationalités et le droit des peuples de disposer de leurs propres destinées. L'éloignement total des troupes étrangères des territoires sur lesquels elles n'ont aucun autre droit de domination que celui que leur accorde la force, forme la clause fondamentale d'une paix durable.* »

Le président des Etats-Unis, M. Wilson, a idéalisé encore davantage ces buts, en proclamant notamment que : « *Les temps sont complètement révolus, où les gouvernements contractaient des traités secrets, se rapportant à leurs propres intérêts,* » et que : « *l'évolution progressive de la paix n'impliquera pas désormais, ni ne permettra des accords secrets d'aucune sorte.* »

Cette définition claire et explicite des grands buts de la guerre mondiale a rendu sacrée la lutte des alliés et l'a conduite à cette victoire, qui promet l'établissement d'un nouvel ordre dans le monde et emplit d'espoir les cœurs des Dodécanséniens qui ont combattu dans les rangs des soldats de l'Entente.

Car, c'est dans la victoire éclatante des libérateurs alliés et associés que les insulaires entrevoient la restauration des droits historiques de leur patrie. Ils ont la ferme conviction que la Conférence de la Paix, en appliquant à la question du Dodécanèse le principe des nationalités, admettra, sans discussion, son union à la Grèce libre, proclamée à plusieurs reprises et dernièrement, lors des fêtes de Pâques, par des plébiscites unanimes.

* * *

Nous espérons que le peuple italien, lui aussi, rendra pleine justice aux Dodécanséniens et qu'il leur prêtera

une meilleure attention maintenant que la question du Dodécanèse est entrée dans la phase de l'arrangement définitif. Bien que certains politiciens aient tenté de propager des idées impérialistes, nous croyons qu'ils n'ont pas réussi à étouffer le noble idéal de ce peuple, qui, avec les autres alliés et le peuple hellène, combattit en frère d'armes dans la grande guerre pour la justice et la liberté du monde, et réussit en complétant l'œuvre de ses pères, aux applaudissements enthousiastes de tout l'Hellénisme, à réunir à l'Italie libre, des terres irrédimées.

C'est pourquoi nous, Dodécanésiens, dispersés à tra-

vers le monde entier, attendons fermement que le peuple italien, d'une seule voix, exige et impose à son gouvernement la restitution du Dodécanèse à la mère-patrie.

Il se conformera ainsi à ses traditions glorieuses, au principe sacré des nationalités, aux paroles nobles et généreuses de M. Bissolati, qui continue à faire briller du même éclat les doctrines libérales des plus illustres patriotes italiens ; il se conformera enfin aux intérêts communs de nos peuples frères, et aux préceptes éternels de justice et de morale, les seuls préceptes qui doivent toujours lier l'Italie, d'après l'immortel Mazzini.



Photo A. Faccioli.

PATMOS, où le livre de l'Apocalypse fut inspiré à Saint Jean l'Évangéliste.

Le Dodécanèse doit-il être rattaché à la Grèce ? (*)

A la suite des tout récents événements qui ont eu lieu à Rhodes et dans les autres îles du Dodécanèse, événements qui ont ému l'opinion publique et jeté une lumière nouvelle sur cette troublante question qui partage Grecs et Italiens. LA FRANCE EN ORIENT se devait de puiser à l'une des sources les plus autorisées quelques renseignements précis sur la situation des « douze îles », telle qu'elle est envisagée à l'heure actuelle, à la Conférence de la Paix.

AINSI, il est donc exact que les Dodécanésiens sont unanimes à réclamer leur rattachement à la Grèce ? sommes-nous allé demander à notre éminent ami le D^r Michel D. Volonakis, délégué du Dodécanèse à la Conférence de la Paix.

-- Parfaitement exact. Et quoi de plus naturel ? Tout est grec chez nous, depuis les origines, la langue, la religion, les mœurs, les chansons jusqu'à la conscience nationale actuelle. Sans insister sur les Dodécanésiens, qui illustrèrent la Grèce ancienne, Hippocrate, le père de la médecine, Praxagoras, Epicharme, Philétas, Cléobule, Charès, qui sculpta le Colosse de Rhodes, une

des sept merveilles du monde, la poétesse Erinna, dont les 300 vers, au jugement des grammairiens d'Alexandrie, égalaient en beauté toute l'œuvre homérique, sans ajouter que les Dodécanésiens ont puissamment contribué à la floraison et l'efficacité de la civilisation hellénique, sans rappeler le rôle que joua le Dodécanésien Xanthos, le fondateur de la Société patriotique *Philiki Etairia*, qui prépara l'indépendance de la Grèce en 1821, il ne faut pas oublier que les 145,000 habitants du Dodécanèse, sauf 7,500 Musulmans environ et 2,000 Israélites, sont purement Grecs. Ils n'ont cessé de le prouver, du reste, en prenant encore au cours de cette grande guerre une part glorieuse à la lutte qu'a soutenue leur mère-patrie, de concert avec l'Entente. En effet, les Dodécanésiens qui s'étaient réfugiés en Grèce depuis l'occupation italienne se sont battus dans les rangs de leurs frères sur les fronts de Serbie, de Macédoine et de Bulgarie. D'autre part, les 25,000 Dodécanésiens, qui ont demandé l'hospitalité à la France ou aux Etats-Unis ont travaillé dans les usines de guerre apportant l'appoint de leur main-d'œuvre à la fabrication des armes et des munitions et ont lutté comme volontaires aux côtés des Alliés. Enfin et surtout, la flotte des Dodé-

(*) Interview parue dans la *France en Orient* du 16 juin 1919.

canésiens, qui comptait plus de 45 bateaux à vapeur d'une jauge totale de 125,000 tonnes, a été entièrement mise à la disposition de l'Entente et jamais on n'a méconnu les services précieux que ses pilotes hardis et expérimentés ont rendu aux opérations navales des escadres alliées dans la mer Egée. Presque tous ces navires ont d'ailleurs sombré, corps et biens, victimes de la guerre sous-marine.

Et c'est en se rappelant tous ces sacrifices que les alliés nous ont fait un accueil si chaleureux.

— Mais votre tâche ne consiste-t-elle pas à faire systématiquement opposition aux réclamations de l'Italie, laquelle aussi a payé son tribut à la victoire commune ?

— Nullement. Notre action ne saurait en quoi que ce soit tendre à entamer le « bloc » des alliés. Nous demanderons purement et simplement que cesse l'occupation *provisoire* — et notre interlocuteur souligne finement ce mot — du Dodécannèse par les Italiens et notre réintégration à la mère-patrie conformément au principe des nationalités, conformément au principe sacré de la liberté des peuples.

— Mais la convention de Londres ?...

— Elle est inopérante en l'espèce. Les Italiens, comme vous le savez, occupent le Dodécannèse seulement depuis la guerre italo-turque et uniquement à

titre de garantie provisoire jusqu'à la complète évacuation de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine par les Ottomans, conformément au pacte de Lausanne. Or, à présent, ces deux clauses de l'armistice avec la Turquie ont spécifié que cette puissance doit livrer à l'Italie jusqu'au dernier soldat ottoman résidant entre la Tunisie et l'Egypte. La chose étant déjà exécutée, la garantie en question n'a plus raison d'être.

— Il ne semble pas cependant que telle soit la thèse italienne.

— Oh ! on a souvent confondu certaines tendances impérialistes, que ne partagent nullement tous les Italiens, avec les véritables intentions du Montecitorio.

En réalité le gouvernement italien ne saurait oublier les déclarations que fit au parlement romain M. Giolitti, président du Conseil, après l'occupation des *douze îles*, lequel affirma que « *jamais l'Italie ne se permettrait de maintenir dans l'esclavage des irrédimés civilisés* ». En outre, maintenant moins que jamais, il ne portera pas atteinte à ce même principe des nationalités en vertu duquel Trieste et le Trentin font eux aussi retour à la mère-patrie ; et il réclame instamment Fiume. Quant à la convention de Londres, elle ne saurait lier la Grèce, entrée en guerre postérieurement, comme les Etats-Unis. Et du reste le principe des nationalités basé désormais non seulement sur la religion

et les origines mais aussi sur la conscience nationale, a été reconnu comme étant d'une souveraineté absolue.

— Les autres nations de l'Entente semblent-elles favorables aux aspirations des Dodécanésiens ?

— Point n'est besoin de dire que la France en reconnaît la légitimité. Ce sont les principes sacrés du président Wilson qui obligent l'Amérique d'être avec nous. Quant à l'Angleterre, lord Grey indiqua par avance la nature de ses sentiments en déclarant, lors de l'occupation du Dodécanése par l'Italie, que son pays aurait voulu qu'aucune grande puissance n'occupât une seule des *douze îles*. D'autant plus que des plébiscites ont été faits à plusieurs reprises depuis la guerre italo-turque, qui démontre clairement et à l'unanimité quelle était la *conscience nationale dodécanésienne*.

— On a prétendu que le Dodécanése n'aurait pu que gagner à être italien. Ses richesses naturelles ne seraient-elles pas avantageusement exploitées par une grande puissance telle que l'Italie ?

— C'est là une erreur grossière. On ne saurait considérer le Dodécanése comme une colonie inexploitée. Non seulement les habitants des *douze îles* forment une population cultivée, qui peut s'enorgueillir d'avoir donné des présidents à la cour suprême, des évêques, des professeurs d'université, des hauts fonctionnaires, des avocats, des médecins célèbres, mais encore l'acti-

tivité commerciale et industrielle y est florissante au même titre que la pêche, l'agriculture ou l'apiculture. C'est notamment l'apiculture qui, au Dodécanése, donne ce miel fameux qui rivalise depuis la plus haute antiquité avec celui du mont Hymette. Ce sont les plongeurs audacieux du Dodécanése qui sont les pêcheurs d'éponges les plus renommés du monde et nos quinze mille marins sont les plus intrépides qu'on connaisse. Il n'est pas jusqu'aux industries spéciales, telles que l'exploitation des sources thermales, qui ne soient en honneur, chez nous. Nous ne sommes pas, est-il besoin de le dire, des indigènes à civiliser, nous formons une entité hellénique participant pleinement de la vitalité de l'Europe moderne et notre pays était, par nos soins, jusqu'au moment de l'occupation italienne, dans un état de prospérité florissante en dépit des obstacles suscités par l'administration turque. Dites bien ainsi que nous l'avons si nettement déclaré dernièrement, pendant les fêtes de Pâques, que ce que nous voulons rendre à la Grèce, notre chère patrie de jadis, d'aujourd'hui et de toujours, c'est le pur joyau d'autrefois que nous avons su conserver digne de sa couronne...

Et c'est sur ces mots, prononcés avec toute la chaleur inspirée par une foi sincère, que nous prenons congé de M. Volonakis.

B. LE CLERC DE LA HERVERIE.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	
Les Idéals du Dodécanèse à travers les siècles.....	6
Les Principes Wilsoniens et la Question des " douze îles "	14
Les Principes de Mazzini et le Dodécanèse.....	17
Le Dodécanèse doit-il être rattaché à la Grèce?.....	22

DU MÊME AUTEUR :

LE DODÉCANÈSE. — *Ses aspirations. Ses efforts.* — Un vol. Paris, Imprimerie du Centre.

PALPITATIONS DE CHYPRE. — Un vol. Athènes, Imprimerie Mantzevelakis.

INSTRUCTION CIVIQUE. — Un vol. Athènes, Imprimerie Mantzevelakis.

SALAMINE (DE CHYPRE) A TRAVERS LES SIÈCLES. — Un vol. Athènes, Imprimerie
P. Sakellariou.

**L'INSTRUCTION PUBLIQUE A CHYPRE DEPUIS L'OCCUPATION ANGLAISE JUSQU'EN
1913.** — Un vol. Athènes, Imprimerie Mantzevelakis.



❦

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE
L. CADOT, DIRECTEUR
12, RUE GRANGE-BATELIÈRE, PARIS

❦

Éditions de l' " Orient illustré ", 1, rue de la Pépinière, PARIS.